LA

MISSION DE LA FRANCE

Fig. 1 — Le vœu de Louis XIII.
D'après le tableau d'Ingres, à la cathédrale de Montauban

M^GR RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ, VICAIRE. GÉNÉRAL DE M^GR L'ARCHEVÊQUE D'AIX, PROFESSEUR HONORAIRE DES FACULTÉS D'AIX ET DE MARSEILLE

LA

MISSION DE LA FRANCE

---

ouvrage illustré de 83 gravures

d'après les documents historiques
et les reproductions artistiques de différentes époques

Nouvelle édition
à partir de celle de 1894 FIRMIN-DIDOT & CIE

Éditions Saint-Rémi

– 2011 –

Éditions Saint-Rémi
BP 80 – 33410 – CADILLAC
www.saint-remi.fr

INTRODUCTION

C'était le 14 février 1841.

Malgré les décrets de prairial, malgré les échafauds de 93, malgré les ordonnances de 1828, la robe monastique allait reparaître dans la chaire française, à Paris même, là où, dix ans auparavant, le moine hardi qui tentait l'aventure n'avait pu faire tolérer sa soutane noire de prêtre séculier. Le moine, c'était Lacordaire.

Cette hardiesse chevaleresque échauffait et séduisait son cœur.

Lui-même l'a raconté avec une mâle et noble simplicité :

« Je parus enfin à Notre-Dame, avec ma tête rasée, ma tunique blanche et mon manteau noir. L'archevêque présidait ; le garde des sceaux avait voulu se rendre compte par lui-même d'une scène dont personne ne savait bien l'issue ; d'autres notabilités se cachaient dans l'assemblée, au milieu d'une foule qui débordait de la porte au sanctuaire. J'avais pris pour discours un sujet de nature à couvrir de la popularité des idées l'audace de mes pensées. J'y réussis... »

C'est ce même sujet que nous entreprenons de traiter, à un demi-siècle du jour où Lacordaire le fit applaudir, devant le plus bel auditoire du monde, à une heure non moins périlleuse que celle où nous nous trouvons, après cinquante ans de luttes et d'efforts pour la défense de l'Église et de ses libertés sacrées.

Nous venons de relire l'admirable discours qu'il inspira au Bossuet de notre siècle, quels accents et quelle parole ! Et pourtant, on l'a dit avec une désespérante vérité, « l'eau jaillit limpide d'un rocher, elle se projette en nappes éblouissantes sous les feux du soleil, et retombe en poussière de diamant. Vous puisez de cette eau, et vous m'en apportez dans un bassin. Elle est belle, elle est pure, elle est transparente, cette eau ; mais elle n'est plus tourmentée par le mouvement, accidentée par la lumière ; je ne me figure plus l'effet qu'elle produisait. Il en est ainsi de la parole soudaine et improvisée qui sort des profondeurs du génie sous le coup de baguette de l'inspiration... Cette flamme de l'orateur, c'était un éclair. Si vous la déposez sur le papier, elle se fige, se

refroidit et s'éteint. » Mais, telle qu'elle est, toute refroidie que le livre nous la présente, la parole de Lacordaire, au 14 février 1841, revit plus facilement qu'en n'importe quel morceau d'éloquence tombé de cette âme vibrante. Relisez ce discours, et vous comprendrez quels frissons couraient le long de la vaste assemblée, quand l'orateur de Notre-Dame le laissa descendre de ses lèvres puissantes sur un auditoire enthousiasmé.

Il parlait de *la Vocation de la Nation Française*. Pendant une heure, il avait raconté « les gestes de Dieu accomplis par les Francs », un titre depuis populaire et qu'il exhumait le premier de la vieille chronique des *Gesta Dei per Francos*. Tout à coup il s'arrêta :

— Je suis long peut-être, Messieurs, s'écria-t-il, mais, c'est votre faute, c'est votre histoire que je raconte : vous me pardonnerez, si je vous ai fait boire jusqu'à la lie le calice de votre gloire.

A notre tour, humble commentateur, nous venons présenter aux fils des auditeurs du grand moine français le même calice. Jamais, ce nous semble, entreprise plus urgente et plus patriotique.

Le siècle s'en va finir, et les tristesses ne manquent point à sa fin douloureuse. Faut-il donc uniquement pleurer sur les tristes réalités du présent ? Ne vaut-il pas mieux, en nous éclairant des glorieuses lueurs du passé, saluer l'avenir qui s'ouvre aux jeunes ? Aucun d'eux ne nous reprochera de nous être écriés :

— Arrière les découragés ! Vive Dieu et son Christ qui aime les Francs !...

Lacordaire aimait la jeunesse, elle fut son premier et son dernier amour. Il la voulait vaillante, éprise d'idéal, toujours en avant dans la carrière du beau, du bien et du vrai. Il nous semble que sa grande âme doit tressaillir par delà la tombe où sa dépouille maintenant muette dort, en attendant les déliements de la parole éternelle dans l'assemblée des saints, l'un des chefs-d'œuvre de l'éloquence française et de la parole humaine, pour le dérouler lentement sous les yeux des lecteurs qu'il eût aimés, s'il avait vécu de la vie des patriarches de la loi ancienne comme il a dû vivre les

jours abrégés des patriarches de la loi nouvelle, en voyant son humble mais ardent admirateur reprendre ce merveilleux discours.

Une à une, nous allons reprendre les syllabes harmonieuses tombées au mois de février 1841 du cœur et des lèvres de cet homme éloquent entre tous. Il est notre guide, notre flambeau, à travers les étapes de l'histoire qu'il a le premier racontée. Mais, là où il courait, pressé par le temps et limité par les lois de l'humanité toujours courte par quelque point, nous cheminerons sans hâte, nous arrêtant là où il regrettait de passer outre et vite, cherchant même à découvrir les oasis qu'il semble négliger, de peur d'être infini.

Les jeunes qui nous liront ne sauraient s'en plaindre, puisque c'est Lacordaire qui les conduit. Les autres éprouveront la joie de ceux qui ont plus longuement vécu et qui s'attardent toujours volontiers aux souvenirs.

Les uns et les autres, puisqu'ils sont tous Français, seront fiers de toucher du doigt, mise en lumière et en tableaux en quelque sorte palpables, cette gloire de notre race, qu'on a justement appelée « la magistrature morale de l'Europe », exercée par la France, depuis les origines de son histoire.

Un jour, le célèbre et savant cardinal Pitra arriva — il n'était alors que simple moine à Solesmes — joyeux et animé, sous les cloîtres de l'abbaye. Il tenait à la main le feuillet jauni d'un vieux missel du neuvième siècle, lequel n'était que la reproduction des prières liturgiques du septième. Au milieu de l'attention émue de ses frères bénédictins, il lut, à haute voix, l'antique prière des Francs :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez élevé la puissance des « Français pour être l'instrument de votre divine volonté, le glaive « et le bouclier de votre Église, faites, nous vous en supplions, que « les fils des Francs soient partout et toujours guidés par la lu- « mière céleste, afin qu'ils voient ce qu'ils doivent faire, sachent « l'accomplir et croissent de plus en plus dans la charité et la « force, par le Christ Notre Seigneur. Amen. »

On parle beaucoup de régénération politique et sociale. Les faiseurs d'utopies et exploiteurs de peuples vantent, chacun sa panacée. Depuis cent ans et plus, la France oscille de l'un à l'autre, chaque fois déçue et chaque fois prête à tendre l'oreille au nouveau venu.

Ce livre n'offre aucune nouvelle méthode, il ne préconise aucun remède nouveau. C'est un livre d'histoire que nous écrivons. Si la thèse ressort du récit, tant mieux, mais, nous ne l'aurons point cherché de parti-pris, systématiquement, comme ceux qui écrivent une plaidoirie.

L'Église a baptisé tous les régimes.

Sur le militarisme de nos origines, elle a versé l'eau régénératrice du baptême de Reims.

Sur l'ébauche du pouvoir royal, elle a apporté la parole des papes et l'onction du jour de Noël, en l'an 800, à Rome.

Sur la féodalité, elle a jeté le cri chevaleresque des milices chrétiennes.

Sur nos codes lentement élaborés, l'action des conciles et des évêques façonna la France comme les abeilles façonnent leurs ruches.

Sur le pouvoir monarchique assis définitivement par le vœu des peuples las des anarchies, elle a fait reluire la grande loi du respect.

Nous sommes entrés dans un siècle, dans une phase historique nouvelle. S'il plaît à nos lecteurs de conclure, d'un récit conduit à travers quatorze siècles d'une glorieuse et incessante maternité, que l'Église va bientôt baptiser à son tour le régime nouveau de la démocratie, nous en bénirons Dieu, car, c'est la conviction la plus ardente de notre âme, le salut de la France est dans son retour à sa vocation.[1]

[1] (NDE) En 1894 Mgr Ricard ne se rendait pas encore compte de l'incompatibilité radicale du régime démocratique nouveau basé sur le suffrage universel et sur les principes maçonniques. Le retour de la France à sa vocation ne peut être que dans le retour à ses principes fondateurs : la monarchie très chrétienne proclamant Jésus-Christ Roy de France.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

LA NATION ÉLUE.

Je te donnerai les nations pour ton héritage. — Quelle fut la vocation spéciale de notre pays. — La lettre de Grégoire IX à saint Louis. — Comme autrefois la tribu de Juda. — Le carquois du Rédempteur. — Le commentaire du cardinal Pie. — La conclusion. — Le Comte de Maistre. — La parole du pape Léon XIII. — Pour moi, je crois fermement que la vérité a besoin de la France !

Lacordaire, presque au début de son discours, posait la question sur son terrain, nettement, sans ambages, à la face d'auditeurs que leur éducation disposait mal à le suivre, mais qu'il subjuguait puissamment par la hardiesse convaincue de son affirmation.

— Il y a longtemps, Messieurs, fit-il, que Dieu a disposé des nations. Le jour même, ce jour éternel, où il dit à son Fils : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; » il ajoutait immédiatement : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage. »

C'est en vertu de ce don primordial que chaque nation a reçu, dans l'ordre de la Providence, sa vocation spéciale.

Quelle fut la nôtre, à nous, Français, lorsque le Christ eut décrété de constituer la nation à laquelle nous avons l'honneur et la fierté légitime d'appartenir ?

Un grand pape, Grégoire IX, écrivant, en l'année 1230, au plus grand comme au plus saint de nos anciens rois, répondait à la question.

— Le Fils de Dieu, dit-il, à l'empire de qui obéit l'univers entier, et qui tient sous ses ordres toutes les régions célestes, ayant établi ici-bas différents royaumes selon les différences des langues et des climats, a conféré aux divers gouvernements des missions diverses pour l'accomplissement de ses desseins suprêmes.

Puis, le principe posé, le Vicaire de Jésus-Christ n'hésite pas à le proclamer :

— Comme autrefois, ajoute-t-il, la tribu de Juda, préférée à celles des autres fils du patriarche, fut enrichie d'une bénédiction

spéciale ; ainsi le pays de France, plus que tous les autres peuples de la terre, a reçu une prérogative d'honneur et de grâce.

Cette prérogative, toujours d'après Grégoire IX, a fait de la France « le spécial exécuteur des volontés divines, le carquois du Rédempteur d'où sont sorties des flèches d'élite. »

Le grand cardinal, que l'Église de France tout entière pleure encore avec celle de Poitiers, après avoir exhumé la lettre du Pape à Louis IX, la commenta, un jour, en rappelant aux fils du dix-neuvième siècle, oublieux et distraits, la mission providentielle du pays, à qui, « dans la formation du monde moderne, Dieu voulut assigner, à l'heure où sa main pétrissait de nouvelles races occidentales, pour les grouper, comme une garde d'honneur, autour de la seconde Jérusalem, » une mission providentielle.

Le commentaire du cardinal Pie est splendide.

« Si toutes les nations, dit-il dans son magistral et solennel langage, si toutes les nations, selon la parole de l'apôtre aux gentils, sont cohéritières, membres d'un même corps et coparticipantes de la promesse que Dieu a faite en Jésus-Christ par l'Évangile, il est des races plus positivement élues et prédestinées. Le même apôtre l'a dit dans un langage sublime : Dieu qui a fait naître d'un seul tout le genre humain, et qui lui a donné le globe entier pour demeure, a défini les temps de l'apparition de chaque peuple, et lui a marqué le lieu de son établissement, jusqu'au jour où le monde sorti d'un seul sera jugé dans un seul, c'est-à-dire sera confronté avec l'homme dans lequel il a été posé. Au jugement de Celui qui a été constitué le fondateur des nations, l'Ordonnateur suprême a fixé l'heure de chacune d'elles, assigné leurs frontières, déterminé leur rôle, réglé leur durée et leur part d'action dans l'œuvre générale, et il les jugera un jour selon qu'elles auront plus ou moins fait pour Celui dans lequel elles auront été posées. Du haut de la montagne d'Abarim, Moïse criait à Israël : Est-ce ainsi que tu payes ta dette au Seigneur, peuple fou et insensé ? N'est-ce pas lui qui est ton père, qui a fait choix de toi, qui t'a créé et formé ? Consulte les siècles anciens, considère les générations successives, interroge ton père, et il te répondra ; tes aïeux, et ils te diront : « Quand le Très-Haut « faisait le partage des nations,

quand il séparait les descendants « d'Adam, quand il traçait les limites des peuples, c'était le sort de « ses fidèles, c'était le nombre de ses élus qu'il avait devant les « yeux. Mais il a choisi Israël entre tous les peuples pour être « particulièrement son peuple. »

— Or, concluait l'éloquent et docte cardinal, les monuments de l'histoire l'attestent, Messieurs, le privilège d'Israël a passé, sinon tout entier, du moins en partie, à certains peuples de la Loi nouvelle.

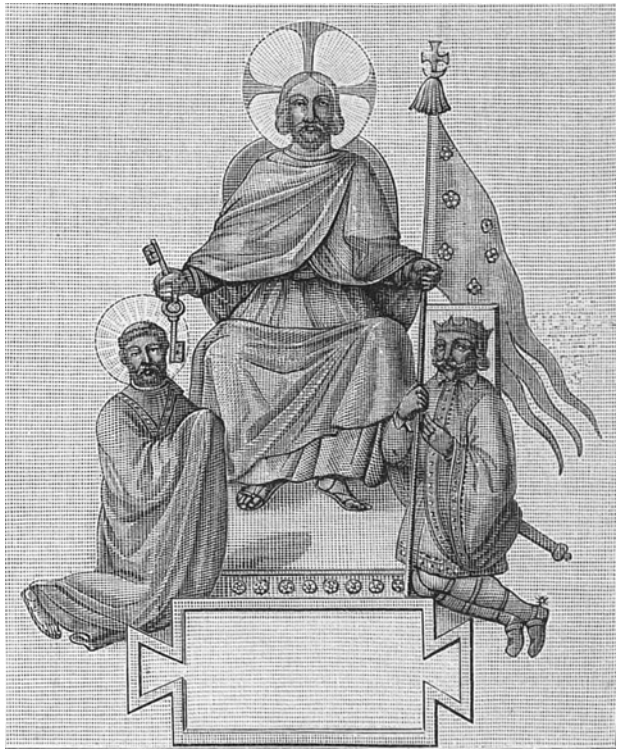

Fig. 2 — La France est l'exécuteur des volontés divines : union des pouvoirs spirituel et temporel. Jésus-Christ remet à saint Pierre les clefs et à Charlemagne l'étendard surmonté de la croix. Mosaïque du IV siècle, Église Saint-Jean de Latran, à Rome.

Partant de là, comme nous l'allons faire nous-mêmes, le grand évêque de Poitiers établissait, par des témoignages évidents, la mission providentielle du peuple de France.

Le comte de Maistre, ce voyant prodigieux qui pénétra si avant dans les mystères de ce que Lacordaire appellera plus tard la vocation de la nation française, avait déjà mis, dans tout son jour, la vérité proclamée en 1850 par l'Hilaire moderne.

« Les nations, écrivait-il un jour, les nations, comme les individus, ont leur caractère et même leur *mission ;* et comme dans la société des individus, chaque homme reçoit de la nature les traits de sa physionomie morale et une certaine sphère d'activité dans laquelle il s'exerce pour remplir un but secondaire quelconque vers lequel il s'avance, de même dans la société des nations, chacune d'elles présente à l'observateur un caractère ineffaçable, résultat de tous les caractères individuels, et marche en corps vers un but général et non moins inconnu... Parmi les peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire moderne, aucun peut-être n'est plus digne d'arrêter l'œil du philosophe que le peuple français. Aucun n'a reçu une destination plus marquée et des qualités plus évidemment faites pour la remplir... »

Mais, voici que la voix du grand Pape, que Dieu réservait, dans les miséricordieux desseins de sa Providence, à la nation un moment distraite de son rôle historique, faisant écho à la voix de son prédécesseur Grégoire IX, le redisait, ces temps derniers, en répondant à la vénération que lui exprimaient les pèlerins de France.

« Notre cœur, disait Léon XIII, se sent ému, très chers fils, devant ces témoignages réitérés que Nous donne la France catholique de son amour filial et de son inviolable attachement ; ce sont là comme autant de solennelles affirmations que, malgré les maux qui l'affligent et les périls qui la menacent, elle entend rester fidèle à ses glorieuses traditions et à son beau titre de Fille aînée de l'Église. Elle ne saurait oublier que sa providentielle destinée l'a unie au Saint-Siège par des liens trop étroits et trop anciens pour qu'elle veuille jamais les briser. De cette union, en effet, sont sorties ses vraies grandeurs et ses gloires les plus pures ; et toujours elle a eu lieu de se féliciter des triomphes de l'Église et de la Papauté. Troubler cette union traditionnelle serait enlever à la nation elle-même une partie de sa force morale et de sa haute influence dans le monde.

Et l'auguste Pontife ajoutait :

« La France, Nous n'en doutons pas, comprendra sa sublime vocation, qui est, avant tout, de demeurer chrétienne. Nous en avons pour garants ces innombrables institutions pieuses que Nous voyons couvrir son sol ; ces œuvres multiples de charité qui y naissent et s'y développent avec une fécondité et une vigueur si admirables ; ces légions d'apôtres et de missionnaires, qui en partent chaque jour pour se rendre dans les contrées les plus lointaines et les plus ignorées, où, par la prédication des doctrines du saint Évangile, leur apostolat propage les principes de la vraie civilisation. Comment pourrions-nous ne pas regarder d'un œil de particulière bienveillance une nation où les intérêts religieux ne cessent de susciter de semblables dévouements ? Comment ne pas reconnaître que cette nation recèle dans son sein un germe de vie impérissable, un principe de salut et de régénération qui répond de l'avenir ?... »

Témoin de l'enthousiasme qui accueillit ces paroles, un évêque étranger s'écria :

— Non, la France ne peut pas mourir. La France est nécessaire à l'Église, à la civilisation, et l'anéantissement de la France serait un fléau pour l'humanité. La Fille aînée de l'Église peut avoir sa semaine sainte, sa semaine de douleur ; mais elle ne manquera jamais d'avoir son jour de Pâques ; elle renaîtra toujours du sein de ses ruines. »

Cet évêque faisait écho, sans y songer sans doute, à la parole si hardie et si glorieuse pour nous de Joseph de Maistre :

— Pour moi, je crois fermement que la vérité a besoin de la France !

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE VOCATION DE LA NATION FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER.

LA FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE.

La papauté dit à la France : Tu es ma fille aînée ! — *Regnum Christianissimum*. — Le fléau passa sur le monde romain. — Lettre de saint Remi à Clovis. — Déférence du jeune roi pour l'évêque de Reims. — Anecdote racontée par Grégoire de Tours. — Clotilde. — Récit de ses fiançailles et de son mariage d'après l'historien Frédégaire. — Elle obtient de pouvoir faire baptiser ses enfants. — Hymne à sainte Clotilde. — Les trois grands évêques de Gaule. — La bataille de Tolbiac, d'après Grégoire de Tours. — Dieu de Clotilde ! — Les Francs demandent le baptême. — Ah ! si j'eusse été là avec mes Francs ! — Le jour de Noël 496 au baptistère de Reims. — La prophétie de saint Remi. — *Regnum Galliæ regnum Mariæ*. — L'entrée du chemin qui conduit au ciel. — Le pacte de Tolbiac, d'après Mgr Freppel. — Lettre du pape saint Anastase. — Lettre de saint Avit. — Clovis et sainte Geneviève.

I

« Dieu, dit Lacordaire, voyant les peuples s'éloigner de lui, en choisit un ; il le forma lui-même, annonçant au premier de ses ancêtres, le grand Abraham, que toutes les nations seraient bénies en lui, afin que sa postérité ne se crût pas seule aimée et seule appelée. Mais ce peuple, que Dieu avait pétri, qu'il avait tiré de l'esclavage, auquel il avait donné des lois, préparé un territoire, dont il avait dessiné le temple et consacré les prêtres, ce peuple fut infidèle à sa vocation ; après avoir de siècle en siècle lapidé les prophètes du Seigneur, quand le Seigneur vint lui-même, quand la Vérité vivante apparut sur la terre, il se leva comme Caïn, et mit entre Dieu et lui l'abîme du sang, abdiquant par ce crime l'honneur suprême d'avoir été la première des na-

tions, vouée, en tant que nation, à la défense, à la conservation et à la propagation de la vérité. »

C'est un privilège, analogue sinon semblable, que Dieu nous réservait. Ce que la nation juive était sous la loi ancienne, nous l'allons, à plusieurs égards, devenir sous la loi nouvelle.

Mais, écoutons encore Lacordaire.

« Cependant, continue-t-il, le Christianisme se répand dans le monde, il envahit l'empire romain ; trois siècles de persécution ne font qu'accroître sa force : il porte Constantin sur le trône, et Constantin l'associe à la majesté souveraine qu'il a reçue de lui. Toutefois, près de deux cents ans après Constantin, il n'y avait pas encore au monde de nation chrétienne. L'empire était formé de vingt races diverses rapprochées par un lien administratif, mais séparées par leurs souvenirs et leurs mœurs, et au sein desquelles l'arianisme, hérésie féconde et vivace, avait jeté un nouveau genre de division. Les peuplades barbares, qui serraient de près l'empire romain avec une convoitise toujours croissante, étaient adonnées à l'idolâtrie ou subjuguées par l'arianisme, qui avait trouvé le secret de pénétrer jusqu'à elles. Alors, écoutez ce que Dieu fit... »

Après avoir ainsi provoqué l'attention de ses auditeurs, l'éloquent orateur fit, en quelques traits d'un pinceau vigoureux, passer sous leurs yeux la vision du grand prodige, que nous allons raconter à notre tour et qui fut le signe miraculeux de notre vocation. Puis, il conclut triomphalement :

« Ce Dieu, Messieurs, c'était le Christ, ce roi, cette reine, cet évêque, cette victoire, c'était la nation franque, et la nation franque était la première nation catholique donnée par Dieu à son Église. »

Tout ému à ce souvenir, le dominicain français semble s'excuser de la fierté de son patriotisme enorgueilli, et il s'écrie :

« Ce n'est pas moi, Messieurs, qui décerne cette louange magnifique à ma patrie ; c'est la Papauté, à qui il a plu, par justice, d'appeler nos rois les *fils aînés de l'Église.* De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : Tu es mon premier-né, la Papauté a dit à la France : Tu es ma fille aînée. »

Et, comme l'auditoire transporté frémissait sous l'ardente parole de son panégyriste, celui-ci reprit :

« Elle a fait plus, s'il est possible. Afin d'exprimer plus énergiquement ce qu'elle pensait de nous, elle a créé un barbarisme sublime : elle a nommé la France le *Royaume Christianissime, — Christianissimum Regnum.* »

« Ainsi, conclut Lacordaire, primogéniture dans la foi, excellence dans la foi, tels sont nos titres, telle était notre vocation. »

Il nous faut reprendre ces choses dès leur berceau.

II.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la bataille du pont Milvius, qui avait fixé les hésitations du grand Constantin et inauguré l'empire romain chrétien. Deux siècles bien différents : l'un qui devait marquer le dernier éclat de l'empire romain, avec Constantin à son début et Théodose à sa fin ; l'autre, qui porte le nom de siècle des invasions. La nuit la plus profonde s'était faite sur le monde entier après le sac de Rome par Alaric en 410, l'invasion de Genseric en Espagne et en Afrique, celle d'Attila dans les Gaules, et celle d'Odoacre en Italie ; les barbares, franchissant à la fois le Rhin et le Danube, avaient tout détruit, tout pillé, tout brûlé sur leur passage. Villes et villas, forteresses, travaux publics, ponts et aqueducs, routes et canaux, tableaux et statues, tout ou presque tout avait péri. Les livres eux-mêmes, dont les Romains étaient à bon droit si fiers, les livres avaient disparu. L'histoire ne nous offre pas un autre exemple d'une destruction aussi générale et aussi rapide. En moins de cent ans, la civilisation romaine est complètement anéantie, et le coup est si brusque et si violent, que les traditions elles-mêmes sont rompues. Les hommes qui vivaient à la fin du cinquième siècle parlaient déjà de l'empire comme d'une époque lointaine, et pourtant leurs grands-pères avaient pu contempler la gloire de Théodose ! Sachons nous incliner devant cette effroyable exécution des arrêts de Dieu. Il n'y a là rien d'humain et le surnaturel apparaît clairement.

Le peuple romain était resté sourd à l'appel du Christ et de ses apôtres. Les merveilles du pont Milvius ne l'avaient pas éclairé.

Les successeurs de Constantin, Constance, Julien l'apostat et Valens, se livrèrent à l'hérésie ou à l'impiété et persécutèrent l'Église. En vain le grand Théodose fit-il renaître un instant les jours de Constantin et offrit-il après le massacre de Thessalonique l'admirable exemple de la pourpre impériale s'humiliant devant saint Ambroise ; en vain, dans ce siècle étonnant, de grands saints, saint Athanase, saint Martin, saint Basile, saint Augustin, saint Jérôme et saint Jean Chrysostome, donnèrent-ils à l'Église un éclat incomparable ; la coupe d'iniquité était pleine. Dieu fit un signe, et les forêts de la Germanie, les steppes du Volga, les plaines de la Tartarie, s'ouvrirent comme les cataractes célestes au temps du déluge et laissèrent passer des foules innombrables d'hommes vêtus de peaux de bêtes, armés de haches et de flèches, au visage féroce, aux jarrets d'acier, allant devant eux, au hasard, suivis de leurs familles et de leurs chariots, et dans un sentiment confus de leur mission, s'écriant avec un de leurs chefs : « Laissez passer le fléau de Dieu ! »

Il n'y avait plus d'armées et plus d'hommes dans le vieil empire : le fléau passa.[1]

III.

Or, voilà que, en 481, un jeune homme de quinze ans, Clovis, fils de Chilpéric, était élu roi des Francs Saliens et montait sur le pavois.

Chef d'une tribu petite par le nombre, mais renommée déjà par sa bravoure dans les combats, ce jeune barbare était un prédestiné.

Habile politique, il fit demander à l'empereur d'Orient Zénon le brevet de patrice romain et le titre de maître des milices impériales dans les Gaules.

Quand il apprit cette nouvelle, le grand évêque de Reims, saint Remi, se hâta d'écrire au jeune chef :

« Une grande nouvelle nous arrive ; vous êtes placé à la tête des armées franques. Il importe de répondre aux desseins de la

[1] HERVÉ BAZIN, *les Grandes Journées de la Chrétienté*. Tolbiac.

Providence qui récompense votre mérite en vous élevant au comble des honneurs. Prenez pour conseillers des personnes sages. Soyez prudent, chaste et modéré. Rendez honneur aux évêques et ne dédaignez pas leurs conseils. Élevez l'âme de vos peuples. Soulagez les veuves, nourrissez les orphelins, qui, plus tard, vous serviront. Que la justice soit dans votre cœur et sur vos lèvres, et que votre prétoire soit ouvert à tous. Rappelez-vous qu'à votre audience nul ne doit s'apercevoir qu'il est étranger. A vos jeux, appelez, si vous voulez, les jeunes gens de votre âge ; mais ne traitez les affaires qu'avec les vieillards, et vous régnerez glorieusement ! »

Déjà d'ailleurs Clovis montrait pour l'Église et les évêques une déférence que Dieu se préparait à récompenser magnifiquement. Les évêques, de leur côté, saint Remi en tête, préludaient au rôle que l'épiscopat catholique allait jouer au milieu des développements de la nation élue.

L'historien de nos origines, Grégoire de Tours, nous a conservé un épisode de cette première période du règne de Clovis et de ses premiers rapports avec les évêques.

« En ce temps-là, dit-il, l'armée de Clovis pilla un grand nombre d'églises, parce que ce prince était encore plongé dans les erreurs de l'idolâtrie. Des soldats avaient enlevé d'une église, avec d'autres ornements du saint ministère, un vase d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. L'évêque de cette église lui dépêcha des messagers pour demander que, s'il ne pouvait obtenir de recouvrer les autres vases, on rendît au moins celui-là. Le roi répondit au messager : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là qu'on partagera le butin ; et, si le sort me donne le vase, je ferai ce que désire le Pontife. » Étant arrivés à Soissons, on réunit au milieu de la place tout le butin, et le roi dit, en montrant le vase : « Braves guerriers, je vous prie de vouloir bien m'accorder, outre ma part, le vase que voici. » Les plus sensés répondirent à ces paroles : « Glorieux roi, tout ce qui est ici est à toi, et nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais donc ce qui te plaît, car personne n'est assez fort pour te résister. » Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa fran-

cisque et en frappa le vase, s'écriant : « Tu ne recevras ici que ce que le sort t'aura vraiment donné. » Tous restèrent stupéfaits. Le roi dissimula le ressentiment de cet outrage sous un air de patience, et, après s'être fait donner le vase, il le remit au messager de l'évêque, gardant au fond de son cœur une secrète colère. Un an s'étant écoulé, Clovis ordonna à tous ses guerriers de venir au champ de Mars revêtus de leurs armes, pour les montrer brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats en passant devant eux, il arriva à celui qui avait frappé le vase, et lui dit : « Personne n'a des armes aussi mal soignées que les tiennes ; ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont bien entretenues » ; et, lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat s'inclinant pour la ramasser, le roi leva sa francisque et la lui abattit sur la tête en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons. » L'ayant tué, il congédia les autres, après leur avoir de la sorte inspiré une grande crainte. »

Fig. 3. — Saint Remi, évêque de Reims, vient demander à Clovis la restitution d'un vase sacré pris dans le pillage de Soissons. Costumes du XV^e^ siècle. D'après une miniature d'un manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal

Saint Remi avait parlé à Clovis d'une jeune fille, comme lui de race germanique royale, nommée Clotilde. C'était la nièce de

Gondebaud, alors roi des Bourguignons. Sage, instruite, belle, Clotilde était entourée de parents chrétiens, mais inféodés à l'arianisme. Elle était chrétienne catholique. Les évêques et le clergé gallo-romain attachaient justement une grande importance à ce qu'elle n'épousât point un prince arien. L'évêque de Reims, qui pressentait la conversion du jeune chef des Francs, le pressa d'aspirer à la main de la jeune fille. La difficulté était d'arriver jusqu'à elle.

Comme il n'était pas permis de voir Clotilde, raconte Frédégaire, chroniqueur qui a continué et commenté Grégoire de Tours, Clovis chargea un certain Romain, nommé Aurélien, d'employer tout son esprit pour parvenir jusqu'à elle. Aurélien se rendit sur les lieux, vêtu de misérables habits et portant sa besace sur le dos, comme un mendiant. Pour qu'on prît confiance en lui, il emporta l'anneau de Clovis. Arrivé à Genève (où Clotilde vivait à peu près exilée, adonnée aux œuvres de piété et de charité), la jeune princesse le reçut charitablement comme un pèlerin, et, pendant qu'elle lui lavait les pieds, Aurélien, se penchant vers elle, lui dit :

— Madame, j'ai de grandes choses à t'annoncer, si tu daignes me donner permission de te le dire en secret.

Elle, y consentant, lui dit :

— Parle.

— Le roi des Francs, Clovis, m'a envoyé vers toi ; si c'est la volonté de Dieu, il veut t'élever à son haut rang en t'épousant ; pour que tu en sois sûre, il t'adresse cet anneau.

Elle reçut l'anneau avec grande joie et dit à Aurélien :

— Prends en récompense de ta peine ces cent écus d'or et cet anneau qui est le mien. Retourne promptement à ton seigneur ; s'il veut m'avoir à lui par le mariage, qu'il envoie sans tarder des messagers pour me demander à mon oncle Gondebaud, et que les messagers qui viendront me chercher m'emmènent en hâte, dès qu'ils en auront obtenu la permission. S'ils ne se hâtent, je crains qu'un certain sage, Aridius, ne revienne de Constantinople ; et, s'il arrive auparavant, son conseil fera évanouir toute cette affaire.

Aurélien retourna chez lui dans le même déguisement sous lequel il était venu. En approchant du territoire d'Orléans et non loin de sa maison, il avait pris pour compagnon de sa route un certain pauvre mendiant, et comme il s'endormit accablé de fatigue et se croyant en sûreté, son compagnon lui vola sa besace avec les cent écus d'or qu'elle contenait. En s'éveillant, Aurélien fut fort attristé, courut rapidement chez lui, et envoya ses serviteurs chercher partout le mendiant qui avait emporté sa besace ; ils le trouvèrent et l'amenèrent à Aurélien qui, après l'avoir pendant trois jours fortement battu, lui permit de s'en aller. Il raconta ensuite à Clovis ce qui s'était passé et ce que suggérait Clotilde.

Fig. 4 — Sainte Clotilde (vers 475-545). D'après une statue qui ornait autrefois le portail de Notre-Dame de Corbeil

Clovis, content du succès et de l'avis de Clotilde, envoya aussitôt à Gondebaud, des députés pour lui demander sa nièce en mariage. Gondebaud, n'osant refuser et se flattant de lier amitié avec Clovis, promit qu'il la donnerait. Alors, les députés, ayant offert le soir à dîner, selon l'usage des Francs, fiancèrent Clotilde au nom de Clovis et demandèrent qu'elle leur fût remise pour le mariage. Sans aucun retard, le conseil fut réuni à Châlons, et la noce préparée.

Arrivés en toute hâte, les Francs reçurent Clotilde des mains de Gondebaud, la firent monter dans une voiture couverte, et l'emmenèrent à Clovis avec beaucoup de trésors. Clotilde, qui avait déjà appris qu'Aridius était près de revenir de l'empire, dit aux seigneurs Francs :

— Si vous voulez me présenter à votre seigneur, faites-moi sortir de cette voiture, mettez-moi à cheval et éloignez-moi d'ici aussi vite que vous le pourrez. Jamais, dans cette voiture, je n'arriverai en présence de votre seigneur.

Aridius revint en effet très rapidement de Marseille, et, en le voyant, Gondebaud lui dit :

— Tu sais que nous avons fait amitié avec les Francs, et que j'ai donné ma nièce pour femme à Clovis.

— Ceci n'est pas un lien d'amitié, lui répondit Aridius, mais un commencement de querelles perpétuelles. Tu aurais dû te souvenir, mon seigneur, que tu as égorgé le père de Clotilde, ton frère Chilpéric ; que tu as fait noyer sa mère avec une pierre au cou ; qu'après avoir fait couper la tête à ses frères, tu les as fait jeter dans un puits. Si Clotilde devient puissante, elle vengera l'injure de ses parents. Envoie sur-le-champ une troupe à sa poursuite, et qu'on te la ramène. Il te sera plus facile de supporter le courroux d'une personne que d'être perpétuellement en querelle, toi et les tiens, avec les Francs.

Gondebaud envoya, en effet, aussitôt, une forte troupe à la poursuite de Clotilde, afin qu'on la ramenât avec la voiture et tous les trésors ; mais Clotilde arriva avant eux à Villers, où l'attendait Clovis, sur le territoire de Troyes. Elle était en sûreté auprès de son époux.

IV.

Les conséquences de ce mariage ne tardèrent pas à justifier, d'une part, les prévisions d'Aridius furieux de voir s'échapper cette proie, de l'autre les espérances qu'en avaient conçues les évêques.

Clotilde eut un fils. Elle avait à cœur qu'il fût baptisé et elle pressait son mari d'y consentir.

— Les dieux que tu honores, lui disait-elle, ne sont rien, ne peuvent rien, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres ; ils sont faits de pierre, ou de bois, ou de quelque métal.

Clovis refusa longtemps de se rendre.

— C'est par l'ordre de nos dieux que toutes choses sont créées et produites. Il est clair que ton Dieu ne peut rien ; on ne prouve même pas qu'il soit de la race des dieux.

Clotilde finit par l'emporter. Elle fit baptiser son fils Ingomer solennellement, espérant que l'éclat de la cérémonie porterait à la

foi le père que ses paroles et ses prières n'avaient pu toucher. Mais l'enfant mourut *in albis,* c'est-à-dire encore revêtu des blancs habits qu'on faisait porter aux néophytes, durant les huit jours qui suivaient leur baptême.

Clovis le reprocha vivement à la reine.

— Si l'enfant avait été consacré à mes dieux, il vivrait ; il a été baptisé au nom de ton Dieu, il n'a pu vivre.

Clotilde ne se décourageait point. Elle défendait son Dieu et priait.

Avant d'aller plus loin, saluons cette sainte reine, vraie mère de la patrie, qui, en obéissant aux sages directions de l'Évêque de Reims, a su faire entrer sa nouvelle nation dans les voies où Dieu l'appelait.

« Nommer sainte Clotilde, s'écriait M^gr^ Freppel dans un de ses plus éloquents panégyriques, c'est rappeler les origines de la royauté et de l'Église de France ; c'est rappeler l'enfantement d'une grande nation à la foi catholique ; c'est rappeler l'alliance immortelle de la religion avec la patrie. Clovis, Remi, Geneviève ; le champ de bataille de Tolbiac, les fonts baptismaux de Reims ; la royauté chrétienne, l'épiscopat chrétien, la virginité chrétienne ; tous ces noms, tous ces faits, toutes ces institutions rayonnent et se groupent autour de la noble figure qui surgit de là comme le type sacré de l'épouse, de la mère et de la reine chrétienne. »

Clotilde cependant avait eu un second fils, qui fut baptisé aussi et qui tomba presque aussitôt également malade.

— Il n'en peut être autrement de celui-ci que de son frère, disait Clovis. Baptisé au nom de ton Dieu, il va mourir.

La sainte reine fit tant par ses prières qu'elle obtint du ciel la guérison de l'enfant, et Clovis s'apaisa.

« Cependant, dit Grégoire de Tours, la reine ne cessait de presser son époux, lui montrant la nécessité de reconnaître le vrai Dieu et d'abandonner le culte des idoles, mais elle ne pouvait rien gagner sur son esprit. »

Ces paroles de notre historien national nous font entrevoir les difficultés auxquelles se heurtaient la piété de sainte Clotilde et la persévérance des évêques. La grande vertu des Francs était la fidé-

lité aux traditions nationales, et ces traditions relevaient toutes du culte d'Odin. Abandonner devant les guerriers qui tant de fois avaient versé leur sang pour sa gloire, les dieux scandinaves, et se courber devant le Dieu des chrétiens, c'était, aux yeux de Clovis, renier les ancêtres et s'aliéner le cœur des Francs. Clovis aimait Clotilde, il écoutait volontiers saint Remi, et était prêt à faire toutes les concessions qui ne lui semblaient pas devoir compromettre son autorité ; mais il ne voulait pas aller au delà.

Pour vaincre cette résistance, pour frapper l'esprit de la nation tout entière, l'arracher aux idoles et la jeter dans le giron de l'Église, il fallait un prodige, et Dieu l'accorda aux prières de Clotilde et des évêques.

V.

Il y avait alors en Gaule trois grands évêques, aussi remarquables par la science que par la sainteté : saint Remi de Reims, saint Avit de Vienne et saint Césaire d'Arles ; le premier habitait chez les Francs, le second chez les Burgundes, le troisième chez les Visigoths. Ils étaient, au milieu de la double invasion des barbares et de l'arianisme, les colonnes de l'orthodoxie et les plus illustres représentants de la civilisation chrétienne. Depuis longtemps ces trois apôtres s'efforçaient de rétablir un peu d'ordre au milieu de cette société en formation et d'y faire refleurir la paix, sous le règne de la loi de Dieu. Saint Remi réussit le premier à obtenir chez les Francs les résultats que saint Avit et saint Césaire poursuivaient chez les Burgundes et chez les Visigoths.

Remi, que la postérité devait appeler « l'apôtre des Francs, » était né en l'année 439 de parents chrétiens. Sa naissance et sa grandeur future avaient été prédites à sa mère par un pieux solitaire. Il ne démentit pas ces espérances et fut choisi dès l'âge de vingt-deux ans pour diriger l'Église de Reims. Du haut de ce siège épiscopal, un des plus importants de la Gaule du Nord, il assista à l'invasion des Francs, commandés par Clovis. Chef naturel et seul *défenseur* de la ville de Reims, puisque les magistrats romains aban-

donnaient leur poste à l'approche des barbares, saint Remi se trouva naturellement en rapport avec le nouveau conquérant.

Nous avons vu avec quelle prudence et quel dévouement Remi sut gagner la confiance du jeune chef, qu'il désirait si vivement amener à la vraie foi.

La grande journée de Tolbiac allait combler les vœux du grand évêque.

Pour raconter Tolbiac, dit M. Hervé-Bazin à qui nous allons emprunter cette glorieuse histoire,[1] il suffirait presque de traduire Grégoire de Tours. La sincérité de cet historien, qui écrivait vers l'an 580, est aujourd'hui reconnue aussi bien par les adversaires que par les amis de l'Église.

« Une guerre éclata, dit-il, entre les Alamanni et les Francs. Clovis fut alors contraint par les événements de faire ce qu'il avait toujours refusé jusque-là. Au moment où les deux armées étaient aux prises, les troupes franques furent repoussées en tel désordre, que les bataillons refoulés les uns sur les autres se donnaient mutuellement la mort. A ce spectacle, Clovis ne put retenir ses larmes. Le cœur brisé, il leva les yeux au ciel et s'écria :

« Jésus-Christ, vous que Clotilde appelle le Fils du Dieu vivant, s'il est vrai que vous protégez ceux qui vous invoquent et donnez la victoire à vos serviteurs, j'implore votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, si vous étendez sur moi cette puissance, dont votre peuple reconnaît l'efficacité, je jure de croire en vous et de me faire baptiser en votre nom. J'ai prié mes dieux : ils ne m'ont point écouté. J'en ai la preuve. A vous de m'arracher au péril !

« A peine eut-il parlé ainsi, que le combat changea de face. Les Francs reprirent une ardeur nouvelle. Bientôt les Alamanni plièrent et se mirent en pleine déroute. Leur roi fut tué. Les vaincus implorèrent alors la clémence du roi des Francs. — Faites cesser le massacre, lui dirent-ils. Nous sommes prêts à reconnaître votre autorité et à devenir votre peuple.

[1] *Op. cit.,* p. 57 à 67.

Fig. 5 — Bataille de Tolbiac. Clovis invoque le Dieu de Clotilde. Fresque de J. Blanc. Église de Sainte-Geneviève, à Paris

« Clovis donna aux siens l'ordre de cesser le carnage et ramena ses troupes sous la tente. Au retour, il raconta à la reine comment il devait la victoire à l'invocation du nom de Jésus-Christ. »

Dans ce récit si simple et si plein de grandeur est renfermée toute la tradition française. C'est tout ce qui nous reste de l'un des plus graves événements qu'ait vus l'histoire ; mais ces quelques lignes suffisent pour nous permettre de louer à jamais le Dieu des armées qui exauça les prières de Clotilde et prêta l'oreille au cri du chef barbare.

C'est depuis ce jour et cette heure que nous sommes une nation chrétienne, et que notre patrie est devenue la *fille aînée de l'Église.*

Clovis n'était pas un ingrat. Il revint en ses États, couvert de gloire, emmenant avec lui un pieux solitaire, Védastus, qu'il avait trouvé sur les rives de la Meuse, et qui, sur la route, commença à l'instruire des vérités de la religion. Saint Remi l'attendait à Reims avec Clotilde. Sitôt après l'entrée triomphale, eurent lieu les premières conférences.

Reprenons ici le récit de Grégoire de Tours. Il n'y a rien de plus touchant que cette page de nos annales :

« Cependant Remi, exactement informé par Clotilde des dispositions du roi, achevait de l'instruire de toutes les vérités du christianisme et le pressait de déclarer enfin sa conversion.

« Père saint, lui répondit Clovis, je suis prêt. Pourtant une considération me retient encore. Le peuple qui me suit ne veut pas qu'on abandonne ses dieux. Je vais convoquer les Francs, et je leur parlerai dans le sens de vos instructions.

« L'assemblée eut lieu. Sans doute le projet royal était connu de tous, car, avant même que Clovis eût pris la parole, aussitôt qu'on le vit paraître, une acclamation générale se fit entendre :

« Pieux roi, dirent les Francs, nous abjurons le culte des dieux mortels, nous voulons servir le Dieu immortel que Remi adore !

« Le bienheureux évêque, en apprenant cette décision nationale, fut rempli d'une grande joie, et prépara tout pour le baptême solennel. »

Un autre chroniqueur nous dit que l'évêque de Reims appela aussitôt plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat et un grand nombre de prêtres pour instruire dans la foi la multitude de néophytes que l'exemple de Clovis et le miracle de Tolbiac amenaient aux pieds du Christ. Quel spectacle que celui de cette nation entière écoutant les enseignements des ministres de Dieu ! Aimoin raconte qu'un jour Clovis, entendant le récit de la passion du Sauveur, interrompit la lecture et s'écria :

— Si j'eusse été là avec mes Francs, j'aurais vengé les injures de mon Dieu !

Le jour choisi pour le baptême était le *jour de Noël* 496. « Dans la soirée qui précéda la cérémonie, dit Hincmar, le saint et vénérable Remi passa quelques heures en prières devant l'autel de l'église de Sainte-Marie, pendant que la reine Clotilde priait elle-même dans l'oratoire de Saint-Pierre, à proximité de la demeure royale. Après son oraison, le pontife se rendit près du roi, voulant profiter du silence de la nuit pour lui donner ses dernières instructions. Les chambellans lui ouvrirent les portes et l'introduisirent près de leur maître. Clovis s'avança à sa rencontre, l'embrassa et le conduisit près de la reine, dans l'oratoire du très bienheureux Pierre, prince des apôtres. On disposa des sièges pour le roi, la reine, les clercs qui avaient accompagné le pontife et un certain nombre de serviteurs du palais, seuls témoins de cette scène imposante. Remi, dans une allocution paternelle, résuma pour la dernière fois les instructions évangéliques des jours précédents. Pendant qu'il parlait, une lumière céleste éclata soudain dans l'église, effaçant la lueur des cierges allumés, et une voix se fit entendre qui disait : La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez point. Persévérez dans mon amour. Après ces paroles, la lumière surnaturelle disparut et un parfum d'une suavité céleste se répandit dans l'enceinte. Le roi et la reine se précipitèrent aux genoux du saint pontife, en versant des larmes d'émotion et de joie. L'homme de Dieu, illuminé lui-même par l'esprit prophétique, s'écria :

« Votre postérité gouvernera noblement ce royaume. Elle glorifiera la sainte Église, et héritera de l'Empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu. Mais la décadence viendra par l'invasion des vices et des mauvaises mœurs. »

Paroles solennelles, que l'histoire a confirmées. Puissent les jours de décadence annoncés par saint Remi s'éloigner de notre pays ! Il dépend de nous, catholiques, de ramener nos concitoyens à la foi de Tolbiac et de préparer à la France, pour le vingtième siècle, une nouvelle ère de foi chrétienne et de grandeur morale !

La prière de l'évêque de Reims à l'autel de Marie est restée gravée dans la mémoire nationale : *regnum Galliæ, regnum Mariæ !* Nos plus chères traditions sont établies sur ces journées de décembre 496.

Fig. 6 — Baptême de Clovis et des guerriers Francs. Fresque de J. Blanc. Église Sainte-Geneviève, à Paris

Hincmar, dans sa Vie de saint Remi, raconte encore un trait saisissant de cette fameuse nuit de Noël :

« Le parcours, dit-il, depuis la demeure royale jusqu'au baptistère de l'église, avait été tendu de tapisseries et de guirlandes : les rues étaient couvertes de riches étoffes. Le portail de la basilique étincelait de mille feux. On brûlait des parfums qui embaumaient l'atmosphère. Clovis dit au pontife qui le tenait par la main :

« — Père saint, est-ce là le royaume de Dieu que vous m'avez promis ?

— Non, répondit l'évêque, c'est l'entrée du chemin qui y conduit. »

Saint Grégoire de Tours nous dit aussi que tous les assistants partageaient l'admiration du roi et croyaient entrevoir les splen-

deurs du paradis. Nouveau Constantin, Clovis s'approcha de la piscine baptismale, non pour y être purifié de la lèpre matérielle, mais de la lèpre du péché, et demanda au pontife le sacrement de régénération. Remi, avec cet à-propos et cette divine éloquence qui le caractérisaient, lui dit :

« — Courbe doucement ta tête, fier Sicambre ! Adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré !

« Cette expressive parole frappa tous les cœurs. On eût dit la majesté du pape Sylvestre commandant à la majesté du fils de sainte Hélène. »

Enfin, après qu'il eut confessé sa foi, Clovis fut baptisé et reçut l'onction du chrême : l'une de ses sœurs fut également baptisée, l'autre abjura l'arianisme, puis tour à tour, spectacle sublime, trois mille guerriers francs sortirent chrétiens du baptistère de Reims.

« Dieu, s'écrie M^gr^ Freppel, Dieu qui destinait la France à devenir le soldat de sa providence, voulut que la foi de la nation fût scellée sur un champ de bataille et qu'une victoire l'enchaînât au Christ par la reconnaissance. Lorsqu'au fort de la mêlée, dans les plaines de Tolbiac, le chef des Francs jeta vers le Dieu de Clotilde le cri de la détresse, il écrivit sur la première page de notre histoire ce qui la remplira tout entière : il conclut pour les siècles futurs ce pacte sublime où la France engageait son dévouement et Dieu ses bénédictions. C'est ainsi que le Christianisme naquit en France, d'une prière et d'une victoire... Debout, les mains étendues vers les fonts baptismaux de Reims, Clovis, et la nation française avec lui, jurèrent de rester fidèles au Dieu de Clotilde. Dieu reçut le serment de la patrie et, dans leur touchante simplicité, nos pères purent écrire en tête de la loi salique : Vive le Christ qui aime les Francs !

« Un lien d'amour unissait à jamais au Christ le royaume très chrétien et à l'Église sa fille aînée. »

VI

La journée de Tolbiac et la conversion de Clovis furent, pour le monde, des événements considérables, qui marquèrent un nouveau triomphe de la foi sur le paganisme et la barbarie.

L'espérance revint dans les cœurs. Rome tressaillit de joie à cette nouvelle. Le pape saint Anastase écrivit à Clovis :

« Glorieux fils, votre avènement à la foi chrétienne coïncide avec le début de notre pontificat, et nous apporte une joie immense. L'Église, votre mère, s'applaudit des progrès du grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu. Soyez la gloire de cette mère et son rempart invincible. Nous adressons nos hymnes d'actions de grâces au Seigneur Jésus qui vous a arraché à la puissance des ténèbres. En donnant à l'Église un roi tel que vous, il lui assure un protecteur capable de la soutenir et de la défendre. Courage donc, bien-aimé fils ! Que Dieu daigne étendre le secours de son bras sur vous et votre royaume ; qu'il ordonne à ses anges de vous garder et vous accorde la victoire sur vos ennemis ! »

Nous aimons à recueillir ces antiques témoignages de l'alliance contractée jadis entre la religion et la patrie. Ce sont nos archives nationales qu'il importe de rappeler à la mémoire de nos compatriotes.

Le grand évêque de Vienne, saint Avit, sujet de Gondebaud, roi des Burgondes ariens, écrivit aussi au roi des Francs cette lettre touchante :

« Laissez les partisans de l'hérésie et du schisme exhaler leurs plaintes inutiles. Votre choix règle le jugement des autres. La foi que vous avez confessée est notre victoire. Après l'éclatant miracle dont nous venons d'être témoins, tous les scrupules doivent disparaître. Une nouvelle lumière éclate pour nous en la personne d'un roi de l'Occident. Elle a éclaté, cette lumière, le jour où nous célébrions la nativité de notre Rédempteur. Il convenait que l'eau baptismale vous enfantât pour le salut à l'heure même où le Seigneur du ciel voulut naître pour la rédemption du monde. Donc le Noël du Seigneur est aussi le Noël des Francs. La divine miséricorde ménageait cette allégresse à nos contrées... Tout retentit de vos triomphes. Votre prospérité nous touche nous-mêmes, et c'est nous qui triomphons toutes les fois que vous combattez. »

Quelque temps après, dit Aimoin, la ville de Paris ouvrit ses portes au roi chrétien des Francs, et Lutèce devint la résidence ordinaire de Clovis.

Ce fut alors que s'établirent, entre la reine Clotilde, la vierge Geneviève son amie, l'évêque de Reims et Clovis, des relations dont le souvenir traditionnel s'est perpétué jusqu'à nous. Plus d'une fois, le roi des Francs accorda à la sainte patronne des Parisii la grâce des captifs et lui demanda ses prières pour le succès des grandes expéditions militaires qui préparaient l'unité nationale. Sublime alliance, inaugurée sur le berceau de la patrie, alliance de la vierge chrétienne et du prêtre de Dieu à l'effet de fortifier la foi du souverain, d'assurer le règne divin dans les âmes, et de sceller définitivement le grand pacte de Tolbiac. Sans doute l'éducation chrétienne des Francs ne fut pas l'œuvre d'un jour : il fallut des siècles à l'Église pour civiliser les barbares convertis. Clovis lui-même, après 496, se rendit coupable d'actions criminelles. L'instinct de la cruauté, répandu chez tous les barbares, renaissait sans cesse en dépit des exhortations des évêques. Mais le coup était porté. Il ne s'agissait plus que d'en développer les conséquences. La grâce du baptême avait dompté la férocité native des Francs, et la civilisation était sauvée.

CHAPITRE II

SUS A L'ISLAM !

Le songe de saint Nicétius. — L'évangélisation des Gaules. — Les Francs peuvent venir, la terre est prête. — Le cri de Bossuet. — Saint Grégoire le Grand exalte le royaume des Francs. — Le plus beau après celui du ciel. — Le chant du poète. — L'invasion des Arabes. — Ce qu'ils pensaient des Francs. — Héroïsme et martyre de l'évêque de Nantes. — Le récit d'un historien peu suspect. — Laissez-les faire ! — Un nouveau Fabius Cunctator. — Enfin, le jour du combat est arrivé. — Récit d'Isidore de Beja. — Abdérame est frappé. — Prudence de Charles. —Terreur mystérieuse. — Est-ce un stratagème ? — Victoire ! victoire ! — Le Martel. — Le pavé des martyrs.

I.

C'était au début du sixième siècle. Un évêque de l'Église des Gaules s'acheminait vers l'exil : il avait jeté devant les persécuteurs le cri de son âme et la protestation de sa foi. Le diacre, qui l'accompagnait, pleurait.

— Ne pleure pas, mon fils, dit le saint vieillard, le jour de Dieu est proche. J'ai vu en songe une tour dont les créneaux touchaient au ciel. Le Sauveur était debout sur le faîte. Des anges se tenaient aux ouvertures. Or, l'un d'eux avait dans les mains un livre, où il lisait à haute voix les noms des rois qui avaient gouverné et les noms de ceux qui devaient gouverner la nation française. Après chaque nom, les anges répondaient : Amen !

Grégoire de Tours, l'historien des Francs, rapporte le rêve de saint Nicétius.

Rien ne peint mieux, en effet, la mission des Francs, que cette intervention de Dieu lui-même faisant lire aux anges les commencements d'une histoire qui devait être, suivant l'expression célèbre, sa propre histoire : *Gesta Dei per Francos.*

Dieu avait prédestiné ce peuple et l'avait prévenu dès son berceau.

Fig. 1 — Le vœu de Louis XIII.....2
Fig. 2 — La France est l'exécuteur des volontés divines : union des pouvoirs spirituel et temporel. Jésus-Christ remet à saint Pierre les clefs et à Charlemagne l'étendard surmonté de la croix. Mosaïque du IV siècle, Église Saint-Jean de Latran, à Rome.....11
Fig. 84. — Saint Remi, évêque de Reims, vient demander à Clovis la restitution d'un vase sacré pris dans le pillage de Soissons. Costumes du XVe siècle. D'après une miniature d'un manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal20
Fig. 85 — Sainte Clotilde (vers 475-545). D'après une statue qui ornait autrefois le portail de Notre-Dame de Corbeil.....22
Fig. 5 — Bataille de Tolbiac. Clovis invoque le Dieu de Clotilde. Fresque de J. Blanc. Église de Sainte-Geneviève, à Paris.....27
Fig. 86 — Baptême de Clovis et des guerriers Francs. Fresque de J. Blanc. Église Sainte-Geneviève, à Paris.....30
Fig. 7 — Défaite des Sarrasins, par Charles Martel, à Tours (octobre 732). D'après le tableau de Steuben. *Galeries historiques de Versailles.*.....42
Fig. 8 — Le pape Étienne III sacre Pépin le Bref dans l'église de Saint-Denis le 28 juillet 754. D'après le tableau de F. Dubois. *Galeries historiques dc Versailles*.....47
Fig. 9 — Charlemagne franchit les Alpes au mont Cenis pour voler au secours du pape Adrien Ier. D'après le tableau d'Eug. Royer. *Galeries historiques de Versailles.*.....55
Fig. 87 — Charlemagne (742-814). D'après une gravure de la fin du XVIe.....58
Fig. 88 — Acte de foi et d'hommage, d'après le sceau de Gérard de Saint-Arnaud (1186). Archives nationales.....64
Fig. 89 —Sceau de Jean, évêque du Puy et comte de Velay (1305) , tenant une épée nue en signe de juridiction séculière.....67
Fig. 90 — Thomas de Savoie, comte de Flandre, et Jehanne sa femme octroient à la ville de Cambrai la *charte de la paix* faite entre les comtes de Hainaut et le chapitre de Cambrai en 1540. D'après une miniature du XVe siècle.....68
Fig. 14 — Armement d'un chevalier, on lui chausse les éperons, tandis que le prince lui attache l'épée au côté. D'après un manuscrit du XIII. siècle. 74
Fig. 91 — Pierre l'Ermite remettant au pape Urbain II, en 1095, le message de Siméon, patriarche de Jérusalem. D'après le dessin colorié d'un manuscrit du XVe siècle.....81
Fig. 92 — Prise de Jérusalem par les Croisés, 15 juillet 1099. *Galeries historiques de Versailles.*.....*84*
Fig. 17 — Godefroy de Bouillon suspend aux voûtes de l'Église du Saint-Sépulcre les trophées de la bataille d'Ascalon (1099). D'après le tableau de Granet. *Galeries historiques de Versailles.*.....86

Fig. 93. — Suger, abbé de Saint-Denis, premier ministre de Louis VI et de Louis VII (vers 1082-1152). D'après la statue de Foyatier. *Galeries historiques de Versailles.* 92
Fig. 94. — Affranchissement des Communes (1112). D'après le tableau de Alaux. *Galeries historiques de Versailles*..... *95*
Fig. 95. — Louis VII prend la croix des mains de saint Bernard (1147). *Galeries historiques de Versailles*..... 98
Fig. 96 — Blanche de Castille (1187-1252). D'après une gravure des *Monuments de la Monarchie française.* 103
Fig. 97.— Saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. D'après le tableau de Rouget. *Galeries historiques de Versailles.* 105
Fig. 98. — La couronne d'épines apportée en France. Les trois compartiments du bas rappellent : 1° la visite du roi à la Sainte Chapelle; 2° la réception de la couronne, apportée à Paris en 1239 ; 3° l'adoration de la couronne dans la Sainte Chapelle par le roi et sa mère, Blanche de Castille. On voit dans le haut file de Chypre, la flotte des Croisés et un combat contre les Sarrasins rappelant la croisade de Louis IX. D'après un missel du XV° siècle. 112
Fig. 99. — Saint Louis fait déposer dans la Sainte Chapelle, à Paris, les reliques apportées d'Orient le dimanche de Quasimodo, 25 avril 1428. D'après un tableau de M. A. Lenoir. 115
Fig. 25 — La Glorification de saint Thomas d'Aquin. Tableau de Benozzo Gozzoli, Musée du Louvre. — Jésus-Christ dans sa gloire, bénit le saint. A sa gauche : saint Paul, saint Jean et saint Marc, à sa droite, Moïse, saint Luc et saint Mathieu, chacun d'eux avec les attributs qui lui sont propres. Au-dessous : le saint est assis au centre d'un disque de lumière, entre Aristote qui l'écoute, et Platon qui l'admire, il tient ouvert la *Somme de Théologie.* Sous ses pieds est étendu le docteur de l'Université de Paris, Guillaume de Saint-Amour, dont il réfuta les opinions. 119
Fig. 100. — Sceau de l'Université de Cambridge, fondée par cinq moines français. 121
Fig. 101. — Moine copiant un manuscrit, d'après une miniature du XIII^e^ siècle. Bibl. nationale, à Paris. 123
Fig. 28.— Sceau des quatre Nations ou Faculté des Arts. XVI^e^ siècle. Bibl. nationale, à Paris. 125
Fig. 102. — L'architecture et la sculpture ogivales. Cathédrale de Reims. XIII^e^ siècle. 129
Fig. 103. — Crosse ornée d'une annonciation. Travail du moyen Age. 130
Fig. 31 — Jeanne entend ses voix qui lui disent de partir au secours de la France. Statue de Chapu. Musée du Luxembourg, à Paris. XIX° siècle. 138
Fig. 32 — Jeanne d'Arc introduite au château de Chinon, distingue le roi parmi les seigneurs. Bas-relief de M. Vital-Dubray, à Orléans, XIX^e^ siècle. 143

Fig. 104. — Attaque du pont de Meung. Partie supérieure d'un vitrail de l'église Notre-Dame de Cléry, prés Meung, exécuté par M. L. Ottin, à Paris, en 1875. Dans le haut, on voit saint Michel, le protecteur de Jeanne. 148
Fig. 34. — Sacre de Charles VII à Reims, le 17 juillet 1429. A gauche, Jeanne portant sa bannière. D'après le tableau de Vinchon. *Galeries historiques de Versailles.* 149
Fig. 35. — Jeanne en prison à Rouen et chargée de chaînes, est insultée par ses geôliers. Bas-relief de M. Vital-Dubray, à Orléans. 153
Fig. 105. — Second monument élevé sur le pont d'Orléans en l'honneur de Jeanne, le 15 mars 1571. Charles VII et Jeanne sont agenouillés devant le Christ mort. En bas, on voit l'écu de France, les armes d'Orléans et celles de Jeanne d'Arc. Ce monument qui avait été édifié en remplacement de celui détruit par les calvinistes en 1562, fut démoli, lui aussi, en 1792. 154
Fig. 37. — François de Lorraine, duc de Guise (i 519-j 563), assassiné par Poltrot de Méré. D'après un tableau du temps. *Galeries historiques de Versailles.* 164
Fig. 38. — Vœu des premiers compagnons de saint Ignace, dans l'église de Montmartre, le jour de l'Assomption (1534). Tableau de l'École de Simon Vouet (XVIIe siècle), conservé à l'École Sainte-Geneviève, à Paris. 172
Fig. 39. — Excès des huguenots français contre les catholiques. Fac-simile d'une gravure sur cuivre du *Theatrum crudelitatum nostri temporis ;* Anvers 1587, in-4°. 180
Fig. 40. — Entrée de Henri IV à Paris. Fac-simile d'une gravure intitulée : « Réduction miraculeuse de Paris sous l'obéissance du roy trés-chrestien Henri IV, et comme Sa Majesté y entra par la porte Neuve le mardy 22 de mars 1594. N. Bollery, pinxit, Jean Le Clerc excudit. » Bibl. nat., à Paris. 188
Fig. 41 — Notre-Dame de Paris. 192
Fig. 42. — Notre-Dame du Rosaire; d'après Guido Reni. 195
Fig. 43. — Monument élevé en commémoration du vœu de Louis XIII, derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris. 201
Fig. 44. — Révélation de la Médaille Miraculeuse à sœur Catherine Labouré, des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, le 17 novembre 1830. D'après un tableau peint sur les indications de sœur Catherine. (Chapelle de la Maison-Mère, à Paris.) 204
Fig. 45. — Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, fondatrice de la Visitation. (1572-1641). D'après un tableau de Restout, XVIII[e] siècle. 214
Fig. 46. — Sermon de saint Vincent de Paul en faveur des enfants trouvés. D'après le tableau de Galloche, gravé par Bonnard, XVII[e] siècle. 216
Fig. 106. — Mme Legras, (Louise de Marillac), fondatrice des Filles de la Charité, *dites de* Saint-Vincent de Paul 059i-1662). D'après une gravure du XVII[e] siècle. 217

Fig. 48. — Louis XIV (1638-1715). D'après le tableau de Rigaud. *(Galeries historiques de Versailles.)* 220
Fig. 49. — Bossuet (1627 - 1704). D'après la gravure d'Edelinck. XVII^e siècle. 226
Fig. 50. — Vincent Voiture (1548-1648), de l'Académie française. D'après la gravure de E. Desrochers. 230
Fig. 51. — Pierre Corneille (1606-1684). D'après le tableau de C. Lebrun, .. 234
Fig. 52. — Jean Racine (1639-1699). D'après une gravure du XVII^e siècle. 238
Fig. 53. — Révélation du Sacré-Coeur à la bienheureuse Marguerite- Marie, le 16 juin 1675. (Chapelle de la Visitation, à Paray-le Monial). 247
Fig. 54. — Mgr de Belsunce (1671-1755). D'après un portrait du temps. 251
Fig. 55. — Dévouement de Mgr de Belsunce pendant la peste de 1720. *Facsimile,* d'après Rigaud. XVIII^e siècle. 252
Fig. 56. — La Harpe (1739-1803). D'après une gravure du temps. 265
Fig. 57. — Massacre des Carmes, le 2 septembre 1791, *facsimile* d'une estampe rare. 270
Fig. 58. — Sacre de Napoléon I^er et couronnement de l'Impératrice Joséphine dans l'église Notre-Dame de Paris le 2 décembre 1804. Fragment du tableau de David, d'après la gravure de Frilley. 279
Fig. 59. — Le cardinal Consalvi recevant du pape Pie VII la bulle de ratification du Concordat. D'après Nicar. 282
Fig. 60. — Signature du Concordat par le Premier Consul. D'après Wicar. .. 284
Fig. 61. — Les missionnaires français au Congo : Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie et enfants de la mission de Loango comblant des marais à l'aide du Decauville. D'après la photographie d'un missionnaire. 294
Fig. 62. — Les sœurs françaises à Madagascar : Jeunes filles malgaches, élèves des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, à Tananarive. 295
Fig. 63. — Mlle Pauline Jaricot, fondatrice de l' ouvre de la Propagation de la Foi. (1799-1862.) 296
Fig. 64. — Frédéric Ozanam. Fondateur des *Conférences de saint Vincent de Paul.* (1813-1853.) 299
Fig. 65.— Les premières Conférences de Saint Vincent de Paul : La sœur Rosalie et M. de Melun visitant les Pauvres. 301
Fig. 66. — La visite quotidienne des Petites-Sœurs des Pauvres, à Paris..... 306
Fig. 67. — Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, (1651-1719) fondateur des Frères des Écoles chrétiennes. D'après une miniature très précieuse appartenant à M. Ed. Pelay, Rouen. 313
Fig. 68. — Élèves du pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes, à Rangoon. (Birmanie. Inde anglaise). 314
Fig. 69 — Le frère Martien, des Écoles chrétiennes, devant le tribunal Révolutionnaire à Rennes. — D'après une composition de Chovin. 317
Fig. 70. — Les Frères des Écoles chrétiennes, pendant la guerre de 1870-1871, à Champigny. Composition d'Édouard Detaille. 324

Fig. 71.— François-René de Chateaubriand (1768-1848). D'après une gravure au burin (vers 1825). 330
Fig. 72. — Le comte Joseph de Maistre (1754-1821). D'après une lithographie de Villain. 332
Fig. 107. — Le vicomte Louis de Bonald, de l'Académie française. (1754-1810). D'après une gravure au trait....334
Fig. 74. — Lacordaire, restaurateur de l'Ordre des Dominicains en France (1802-1861). D'après une lithographie....338
Fig. 75. — Alphonse de Lamartine (1790-1869). D'après une lithographie. 344
Fig. 76. — Bataille de Staouéli. D'après le tableau de Langlois. Musée de Versailles. 351
Fig. 77. — Établissement des trappistes de Staouéli. (Les collines de la victoire sont doyennes des collines de la prière.) 354
Fig. 78 — Sommet de la Kasbah, à Alger....355
Fig. 79. — Le comte de Montalembert, de l'Académie française (1810-1870)....363
Fig. 80. — Dévouement de Mgr Affre, archevêque de Paris. 365
Fig. 81. — Les zouaves pontificaux à Castelfidardo (18 septembre 1860). 373
Fig. 108. — Mgr Dupanloup (1802-1878). 375
Fig. 83. — Orphelinat chinois à Tou-cé-wei (Kiangnan. Chine). 381

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 5

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — LA NATION ÉLUE. 9

Je te donnerai les nations pour ton héritage. — Quelle fut la vocation spéciale de notre pays. — La lettre de Grégoire IX à saint Louis. — Comme autrefois la tribu de Juda. — Le carquois du Rédempteur. — Le commentaire du cardinal Pie. — La conclusion. — Le Comte de Maistre. — La parole du pape Léon XIII. — Pour moi, je crois fermement que la vérité a besoin de la France !

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE VOCATION DE LA NATION FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER. — LA FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE. 15

La papauté dit à la France : Tu es ma fille aînée ! — *Regnum Christianissimum.* — Le fléau passa sur le monde romain. — Lettre de saint Remi à Clovis. — Déférence du jeune roi pour l'évêque de Reims. — Anecdote racontée par Grégoire de Tours. — Clotilde. — Récit de ses fiançailles et de son mariage d'après l'historien Frédégaire. — Elle obtient de pouvoir faire baptiser ses enfants. — Hymne à sainte Clotilde. — Les trois grands évêques de Gaule. — La bataille de Tolbiac, d'après Grégoire de Tours. — Dieu de Clotilde ! — Les Francs demandent le baptême. — Ah ! si j'eusse été là avec mes Francs ! — Le jour de Noël 496 au baptistère de Reims. — La prophétie de saint Remi. — *Regnum Galliæ regnum Mariæ*. — L'entrée du chemin qui conduit au ciel. — Le pacte de Tolbiac, d'après Mgr Freppel. — Lettre du pape saint Anastase. — Lettre de saint Avit. — Clovis et sainte Geneviève.

CHAPITRE II. — SUS A L'ISLAM !.....34

Le songe de saint Nicétius. — L'évangélisation des Gaules. — Les Francs peuvent venir, la terre est prête. — Le cri de Bossuet. — Saint Grégoire le Grand exalte le royaume des Francs. — Le plus beau après celui du ciel. — Le chant du poète. — L'invasion des Arabes. — Ce qu'ils pensaient des Francs. — Héroïsme et martyre de l'évêque de Nantes. — Le récit d'un historien peu suspect. — Laissez-les faire ! — Un nouveau Fabius Cunctator. — Enfin, le jour du combat est arrivé. — Récit d'Isidore de Beja. — Abdérame est frappé. — Prudence de Charles. —Terreur mystérieuse. — Est-ce un stratagème ? — Victoire ! victoire ! — Le Martel. — Le pavé des martyrs.

CHAPITRE III. — A LA DROITE DU SIÈGE APOSTOLIQUE. 44

Les débuts de la loi Salique. — *Vivat Christus qui diligit Francos !* — Premier appel du Vicaire de Jésus-Christ aux Francs. — Les Carlovingiens et la

Papauté. — Sacre de Pépin le Bref. — Étienne III en France. — Il appelle à son secours *un compère spirituel.* — Le roi Pépin le délivre d'Astolfe. — Charlemagne ! — Légende du moine de Saint-Gall. — Récit d'Éginhard. — Entrée de Charlemagne à Rome en 774. — Il renouvelle les donations de Pépin. — Le pouvoir temporel des Papes et les Francs. — Pourquoi la statue équestre de Charlemagne à l'entrée de Saint-Pierre. — Le cri patriotique de Bossuet. — Charlemagne roi des Lombards. — A vingt-six ans de là. — Charlemagne vient délivrer la papauté prisonnière dans Rome. — Léon III lui met la couronne d'or en tête. — L'épée de la France veille sur le siège de Pierre.

LIVRE SECOND

LES TEMPS HÉROIQUES

CHAPITRE PREMIER. — COMMENT L'ÉGLISE FORMA LA FRANCE. 61

Les pleurs du grand Empereur. — Le péril était grand. — Un autre péril. — Les dix vertus d'un Bailli. — Les Légistes. — Lutte de la Féodalité contre les clercs. — Si le Cléricalisme est l'ennemi. — Les terreurs de l'an mille. — Le vieux monde secoue ses haillons pour revêtir la robe blanche des églises. — La paix ! La paix ! — La Trêve de Dieu. — Comment naquit la Chevalerie. — L'idée de l'Honneur est une idée chrétienne. — Ce qu'était la Chevalerie. — Le huitième sacrement. — Cérémonial de la réception d'un Chevalier. — L'Église transforme la Féodalité. — Le Décalogue de la Chevalerie. — Le patriotisme chrétien. — Comment surgit l'idée de patrie. — La patrie française. — La France d'après les poètes des épopées nationales. — Elle est comme une reine. — Les Papes proclament la supériorité de la France.

CHAPITRE II. — DIEU LE VEUT ! 77

Les temps héroïques. — Les croisades et la France, d'après Lacordaire. — Entretien de Pierre l'Ermite et d'Urbain II. — Le prédicateur de la première Croisade. — Le pape Urbain au Concile de Clermont. — Son discours. — C'est véritablement un hymne en l'honneur de la France. — Dieu le veut ! Dieu le veut ! — L'impatience des croisés. — En vue de Jérusalem ! — L'assaut décrit par le Tasse. — Jérusalem est délivrée ! — Ovations du retour. — Les croisades d'après le protestant Hurter. — La pensée de Joseph de Maistre. — Pour comprendre la croisade, il faut se mettre en face d'une cathédrale gothique.

CHAPITRE III. — LE SIÈCLE DE SAINT BERNARD. 89

Saint Bernard. — Son arrivée à Cîteaux d'après les chroniques de l'Ordre. — Son portrait tracé par un contemporain. — Sa place dans notre histoire nationale. — Son influence sur Suger. — Portrait de ce dernier. — L'émancipation du peuple par l'institution des communes. — Les chartes constitutives. — Action de l'épiscopat sur le mouvement communal. — La charte de Noyon. — Saint Bernard prêche la croisade. — Le grand parlement de Vézelay. — La croix ! la croix ! — La porte de l'Asie. — Prise de Constantinople par les croisés. — Mort de Suger. —Mort de Saint Bernard.

CHAPITRE IV. — LE GRAND ROI. 102

L'idéal de la société chrétienne. — Une mère incomparable. — Portrait de saint Louis tracé par le sire de Joinville. — Il prend la croix, malgré les supplications de son entourage. — Le récit de Mathieu Pâris. — Départ pour la croisade. — La reine Marguerite et son vieux chevalier. — A la bataille de Mansourah. — Sans le roi, tout était perdu. — Si grand honneur n'advint jamais à roi de France. — Le roi de France ne peut se racheter à prix d'argent. — L'Église et l'État au treizième siècle. — La théorie de Beaumanoir. — Saint Louis au milieu de sa cour. — Comment Dieu montra qu'il aimait le roi et la France. — La couronne d'Épines et la Sainte-Chapelle de Paris. — Les reliques de la Passion. — Sous les murs de Tunis. — Dernières exhortations du saint roi. — Monseigneur ! mon frère ! — Qui nous donnera de voir la foi prêchée à Tunis ! — Une résurrection.

CHAPITRE V. — LE SIÈCLE DE SAINT LOUIS. 118

L'apogée du règne de Jésus-Christ. — Les deux patriarches Dominique et François. — Saint Bonaventure. — Saint Thomas d'Aquin. — Les cloîtres essaiment. — L'Université de Cambridge leur doit sa fondation. — L'amour des livres. — Légendes charmantes. — Comment fut fondée l'Université de Paris. — Son organisation. — Diffusion de la langue française. — Saint Louis et les lettres. — Comment on bâtissait les cathédrales. — L'art français. — L'architecture chrétienne au siècle de saint Louis. — Les embrassements de l'ogive. — La ligne horizontale disparaît. — La sculpture. — Les tombeaux. — Les reliquaires. — La peinture et l'idéal de l'art chrétien.

CHAPITRE VI. — JEANNE D'ARC. 132

L'attente de la France. — Le plus grand signe de l'amour de Dieu sur notre pays, d'après le Père Airolles et le Père Alet. — L'hymne du cardinal Pie. — L'enfance de Jeanne. — Les premières révélations. — Saint Michel dans la vie de Jeanne d'Arc. — Le prince de l'empire des Gaules. — Le Mont Saint-Michel. — L'épopée de la Pucelle. — Portrait de Jeanne. — L'épreuve. — Comment Charles VII cessa d'hésiter. — Jeanne devant ses examinateurs.

— La Hire et Xaintrailles. — Manifeste aux Anglais. — Lettre aux habitants de Troyes. — Le *droiturier*. — Elle fait lever le siège d'Orléans. — Au sacre de Reims. — Pressentiments de fin prochaine. — Pierre Cauchon vendu aux Anglais se charge de juger la Pucelle. — L'interrogatoire. — La condamnation. — Les apprêts du supplice. — Les quatre échafauds. — Rouen ! Rouen ! — Jésus ! Marie ! — Nous avons brûlé une sainte. — Premières réhabilitations.

LIVRE TROISIÈME

PÉRIODE DE LUTTE

CHAPITRE PREMIER. — L'ATTAQUE. 157

Vue d'ensemble par Lacordaire. — Comment naquit la prétendue Réforme. — Le paganisme de la Renaissance. — A l'usage des bourgeois et du peuple. — Le besoin de réforme. — Les plaintes du cardinal Julien Césarini. — Le mot de Léon X. — Est-ce qu'il n'y a plus de résine en Galaad ? — Les tombeurs d'images. — Paul III recommande la miséricorde envers les Huguenots. — La Pragmatique Sanction et le concordat de Léon X. — Légistes et Universitaires murmurent. — La réponse de François Ier.— Calvin. — Genèse de son apostasie. — Les grands caractères. — La Conjuration d'Amboise. — L'épître de Ronsard. — Les excès des Calvinistes. — Le baron des Adrets.

CHAPITRE II. — LA DÉFENSE. 171

Comment naquit la Compagnie de Jésus. — Le moine apostat Luther et saint Ignace de Loyola. Le protestantisme et la Compagnie. — Ce que Guizot dit des Jésuites. — Haine des Huguenots et préventions gallicanes contre eux. — Comment ils contribuèrent à faire aboutir les sages efforts du Concile de Trente. — Une lettre d'un évêque contemporain concernant les décrets de ce Concile. — Pourquoi ne ferions-nous pas une Ligue ? —.Premiers essais de Conjuration Catholique. — L'appel de la Ligue. — Le serment des Ligueurs. — Ceux de Picardie expliquent leurs motifs. — Déclaration des États Généraux. — Le bon côté de la Ligue. — Les déviations. — Bénissons la vaillance de nos pères dans la foi et leur patriotisme. — La *Satyre Ménippée*. — Ce qu'il faut penser de ce pamphlet. — La réplique des Ligueurs. — Une page superbe

CHAPITRE III. — LE ROI CATHOLIQUE. 183

Qu'avez-vous gagné ? — La circulaire de Reims. — Les débuts d'un règne. — Plutôt mourir que de souffrir un roi huguenot. — Le Béarnais s'efforce de faire entendre des paroles de conciliation. — Un siège mémorable. — Héroïsme dans la souffrance de la part des Parisiens assiégés. — La famine. — Henri mande son conseiller Sully. — L'avis du conseiller protestant. —Je suis résolu à

me faire instruire. — La conversion du Roi. — L'Archevêque de Bourges reçoit son abjuration. — Entrée dans Paris. — Joie universelle. — A Notre-Dame !

CHAPITRE IV. — REGNUM MARIÆ. 191

Le royaume de France, c'est le royaume de Marie. — Conclusion du pape Benoît XIV. — Le culte de Marie aux origines de la France. — Sous les Carlovingiens. — Les premiers Capétiens proclament Marie « l'Étoile de la France. » — Le Rosaire et l'Angelus. — Les confréries. — Le premier éclairage de nos villes. — Jeanne d'Arc et Marie. — Il manquait un acte authentique. — Le protestantisme vaincu par Celle qui écrase les hérésies. — Tristesse de Louis XIII. — Les visions du frère Fiacre. — Naissance de Louis XIV. — La France consacrée à Marie. — Le vœu de Louis XIII. — Ses conséquences. — Marie au dix-neuvième siècle.

CHAPITRE V. — LE GRAND SIÈCLE. 206

Une ère nouvelle. — Ce qui en a fait la grandeur. — Comment on peut concilier d'apparentes contradictions. — La dominante du grand siècle, d'après Sainte-Beuve. — Aux négations du protestantisme la France oppose les affirmations catholiques. — Le Carmel en France. — Les missions de saint François Régis. — Où s'est formé saint François de Sales. — Dialogue avec Théodore de Bèze. — Les inventions de M. Vincent. — Des religieuses d'un nouveau genre. — Sanctification du clergé. — L'esprit chrétien dans la littérature. — Bossuet prédicateur du Roi. — L'Homère de l'éloquence sacrée. — Sur le tombeau de Condé. — Le grand tragique. — Les beautés de *Polyeucte*. — Comment Racine écrivit Esther. — L'inspiration de l'Église sur le grand siècle.

CHAPITRE VI. — LE SIÈCLE DU SACRÉ-CŒUR. 240

Premières apparitions de guerres funestes. — Les trois querelles. — Les salons au dix-huitième siècle. — Le règne du vice. — Voltaire. — L'*Encyclopédie*. — Jean-Jacques. — L'instrument choisi par le Cœur de Jésus qui aime la France. — L'apparition du 16 Juin 1675. — Ses conséquences d'après Mgr Bougaud. — Les vues du Sacré-Cœur sur la France. — La nouvelle Jeanne d'Arc. — Le Fils aîné du Sacré-Cœur. — Pourquoi Louis XIV ne répondit pas à cet appel. — Un événement qui précipite une marche. — La peste à Marseille. — Récits et souvenirs des contemporains. — Héroïsmes et drames. — Belsunce consacre Marseille au Sacré-Cœur. — L'Amende Honorable et le Vœu de la peste. — Délibération des échevins de Marseille. — L'Église est une mère. — Comment elle le prouve en face de l'incrédulité montante. — La mort de Voltaire d'après son médecin Tronchin. — Autres récits.

CHAPITRE VII. — LE SANG DES MARTYRS. 264

La prophétie de Cazotte. — La Révolution. — Ses causes. — Spoliation des biens du clergé. — La Constitution civile. — Héroïque résistance à l'Assemblée et dans Paris. — Le curé de Saint-Sulpice. — Traqués comme des bêtes fauves. — Premier massacre organisé. — Récit des massacres de septembre par un conventionnel. — Les prêtres déportés. — Comment ils savaient mourir. — La Vendée. — Le scapulaire du Sacré-Cœur.

LIVRE QUATRIÈME

RÉSURRECTION ET ESPÉRANCE.

CHAPITRE PREMIER. — LA RÉSURRECTION. 277

Les portes de Notre-Dame sont rouvertes. — Le signe de la résurrection. — Le 20 juin 1801 aux Tuileries. — Je marche au martyre. — Saisissement du cardinal Consalvi en présence de Napoléon. — Négociations difficiles. — Quand partez-vous donc ? — Ce que l'Église accordait par le Concordat à l'État et ce que l'État accordait à l'Église. — Le résultat le plus inattendu de la Révolution. — Le 18 avril 1802 dans les rues de Paris. — Ce qu'on disait dans la foule. —Arrivée du légat *à latere* et du cortège épiscopal. — Le train de gala du Premier Consul. — Son attitude à Notre-Dame. — Il aurait été impossible d'en faire davantage. — La joie de Bonaparte. — Le *Te Deum* de la France chrétienne. — La France est vraiment ressuscitée !

CHAPITRE II — LA FRANCE APOTRE.....289

Leur voix et leur sang parlent à Dieu de la France. — La vision du Macédonien. — Passe et viens à nous ! — Un grand peuple nous attend toujours. — Les missions à l'intérieur. — Leur rôle d'après Mgr de Forbin-Janson. — L'apostolat d'après saint Paul. — Les prêtres émigrés missionnaires. — La Providence se sert d'eux pour toucher l'Angleterre. — La congrégation des Missions Étrangères. — La Congrégation du Saint-Esprit. — L'aide que leur donnent les congrégations enseignantes. — Les Frères des Écoles chrétiennes à l'extérieur. — Notre or court dans tout l'univers au service de Dieu. — L'Œuvre de la Propagation de la Foi. —Comment l' œuvre de la Sainte-Enfance en naquit et la complète

CHAPITRE III. — LES ŒUVRES. 298

Un spectacle plus consolant encore. — Les *Conférences de saint Vincent de Paul.* — Ozanam. —Il raconte les origines de son œuvre. — Vingt ans après. — Œuvres diverses qui viennent se greffer sur la branche-mère. — La charité et la

philanthropie. — Les grandes résurrections religieuses en France. — L'œuvre des Petites-Sœurs des pauvres, spécimen de la charité catholique française. — Histoire de leur fondation. — Ce qu'elles sont. — Ce qu'elles font.

CHAPITRE IV. — L'INSTRUCTION DU PEUPLE.....312

Un signe de résurrection sur lequel Lacordaire s'arrête avec complaisance. — La grande pensée des Frères des Écoles chrétiennes. — Histoire de leur Institut. — Ce qu'il est à l'heure présente. — Comment il traversa la Révolution et comment il fut rétabli. — Les sollicitudes du Cardinal Fesch. — L'image des développements de l'Institut. — Ce qu'en pensait Napoléon Ier. — Méditations du fondateur à Reims d'après Mgr Perraud. — Si le fondateur fut compris par les philosophes et les voltairiens. — Ce qu'a fait son œuvre pour la gloire de la France et le bien de l'Église. — Ah ! qu'on nous donne la liberté ! — Énumération glorieuse. — Le dialogue entre cinq statues sur la place de Rouen

CHAPITRE V. — RENAISSANCE LITTÉRAIRE. 328

C'était en 1821. — L'*instauratio magna* de l'esprit humain par le christianisme. — Chateaubriand. — Son action au début du nouveau siècle littéraire. — Joseph de Maistre. — Ce qui le distingue du vicomte de Bonald. — L'œuvre de ce dernier. — Lamennais. — Sa mission et son rôle. — Un tremblement de terre sous un ciel de plomb. — Son école. — Lacordaire. — Assemblée, que voulez-vous de moi ? — L'apologétique nouvelle. — Comme saint Paul. — La parole parlée et la parole écrite. — Un ami de cœur et un rival en éloquence. — Ce qui différencie l'éloquence de Montalembert de celle de Lacordaire. — L'Église, c'est une mère ! — Le poète chrétien. — C'est plus qu'un poète. — L'œuvre de Lamartine. — Ce qui la sépare de celle de Victor Hugo. — Premières inspirations du poète des *Odes*. — La poésie lyrique naît en France. — Elle s'inspire aux sources du beau et du vrai chrétien.

CHAPITRE VI — LA DERNIÈRE CROISADE.....347

Les horreurs de la captivité des chrétiens chez les barbaresques. — Comment ceux-ci s'établirent sur la côte africaine et tinrent l'Europe en échec durant cent ans. — Souvenirs des contemporains de 1830. — Charles X répond aux outrages du dey d'Alger. — La France se réveille aux accents du vieux roi. — Départ de l'armée française. — La terre d'Afrique apparaît. — L'autel improvisé. — L'aurore de nos victoires. — Collines de Staouéli, vous en avez été témoins ! — Le dernier fort. — Le nègre renverse, devant le monde chrétien, les dernières barrières de la barbarie. — Ils la nommaient la bien gardée ! — La mission de la France. — Le mot de Lamoricière.

CHAPITRE VII. — VINGT ANS DE LUTTES.....357

Nous sommes les fils des Croisés ! — Montalembert. — Le discours du 16 avril 1844. — Les trois lutteurs. — Le journal l'*Avenir*. — Ce qui en est sorti. — Réaction religieuse en France sous Louis-Philippe. — Organisation de l'armée catholique. — Intervention de Mgr Parisis. — Louis Veuillot et l'*Univers*. — Mgr Affre aux Tuileries. — Dernière entrevue du roi et de l'archevêque. — Courons nous jeter aux pieds des évêques. — Alliances inattendues. — Je bénis le radeau. —Victoire ! — Ce qui est sorti de la loi de 1850.

CHAPITRE VIII. — PRO DEO ET ECCLESIA.....370

L'enterrement du gallicanisme. — Incommodes et hargneux. — Pie IX est ramené à Rome par les armées de la France. — Didier n'est pas mort. — La légion française autour de Pie IX. — Victoire ! Victoire ! — La peine immuable de l'Église. — L'épiscopat français autour du Pape. — *Caveant consules*. — A Rome. — L'écho de la parole pontificale. — Les dernières convulsions du gallicanisme. — Départ pour le Concile. — Les trois textes qui regardent Pierre seul et ses successeurs. — Le dernier mot de ce livre.